il s'aperçut qu'il était trop faible pour le soulever ; au autre homme passa, il l'appela et lui dit : " Aide-moi à porter mon arbre, je porterai le tien."

Il y a sans doute, dans les deux tirades de l'oncle et du neveu, beaucoup de métaphores un peu usées, pas mal de rhétorique et de déclamation. Mais la pensée est noble, juste ; elle est même chrétienne dans son expression.

Labiche avait fait mieux. Dans *les Petits oiseaux*, sans tirades déclamatoires, par le seul moyen d'un symbole gracieux, poétique même, il avait traduit sa philosophie de la charité fraternelle, du dévouement réciproque jusqu'à l'oubli de soi. L'intrigue est connue ; je me contente d'extraire de la pièce l'idée dominante et la conclusion.

Blandinet est un propriétaire comme on n'en voit plus ; il a des locataires qui le payent en promesses ou autrement. Nizabran, son bottier, le solde en nature, et cela fait que Blandinet a au moins soixante paires de bottes neuves dans son armoire, et quand on le lui fait remarquer :

— "Que veux-tu, répond-il à sa femme, je n'use pas... Et puis, c'est votre faute... si vous vous faisiez chausser par lui, il s'acquitterait plus vite... Il ne demande qu'à travailler, cet homme. "

Il n'y a qu'une femme qui comprenne bien Blandinet, c'est Laure Aubertin :

— "Continuez à croire le bien, continuez à le faire ! Soyez du côté de ceux qu'on attrape... c'est le bon, quoi qu'on dise...

BLANDINET.— A la bonne heure.

LAURE.— Que vous importe la reconnaissance ?... Le bienfait n'est pas un placement... Tenez ! moi, je nourris tous les petits oiseaux de mon quartier.

BLANDINET.— Vraiment ?

LAURE.— Oui, je leur jette du pain tous les matins sur mon balcon... L'hiver, j'écarte avec soin la neige pour les préserver du froid... l'été, je dépose des arbustes qui les protègent contre le soleil... Et vous croyez qu'ils m'en savent gré ?... du tout !... dès que j'ouvre ma fenêtre, les ingrats s'envolent... quelques-uns même me donnent des coups de bec.

BLANDINET, *révolté*.— Ah !

LAURE.— Mais je ne leur demande pas de reconnaissance... ils ne m'en doivent pas... ce sont des créatures de Dieu qui ont faim, et je suis trop heureuse de pouvoir les nourrir... Vous avez vos petits oiseaux... chacun a les siens."

Tout le monde déclare la guerre à Blandinet, son frère François surtout, qui est pratique, et qui parvient à la fin à le faire entrer dans ses idées d'économies. Blandinet devient donc à son tour défiant, soupçonneux, avare. Mais ce n'est pas dans sa nature, et voici la conclusion :

"BLANDINET.— Voyez-vous mes enfants, j'ai bien réfléchi, je connais le monde à présent... depuis cinq minutes ! Eh bien ! en supposant qu'il y ait quelques hommes qui ne soient pas complètement parfaits... c'est une supposition ! pour être heureux, il faut savoir faire deux choses...

FRANÇOIS.— Ouvrir les yeux et fermer les serrures.

BLANDINET.— Non !... fermer les yeux... et ouvrir les mains."

Il y avait des conseils de défiance dans la conclusion du *Voyage de M. Perrichon*. On dirait que Labiche a peur qu'on ne le prenne au mot et qu'avant de se dévouer à quelqu'un on ne s'inquiète d'abord si celui-ci en est digne. Il se corrige cette fois : " Fermer les yeux, ouvrir les mains " ; c'est le dernier mot de la charité toute simple et du dévouement sans réserves.

Est-ce à dire que le théâtre de Labiche est un manuel à l'usage des hommes d'œuvres ?... Dieu me garde de le dire, de le penser même ! Il ne visait pas si haut ; il lui suffisait d'avoir jeté à la foule quelques bonnes pensées de réconfort et d'encouragement, quelques formules brèves, pittoresques, contenant un grain de sagesse et dignes d'être méditées. Faire réfléchir en riant, c'est peut-être un effort difficile ; Labiche l'a tenté, et il a réussi.

IX.— L'ESPRIT DE LABICHE

C'est qu'il avait de l'esprit, beaucoup d'esprit. On a dit que le mot *esprit* comporte cinquante-deux définitions dans le dictionnaire français. Labiche, à lui seul, en accapare une dizaine. Il a plus d'esprit qu'il n'en peut mener, et il obéit sans scrupule à sa verve entraînante, débridée.

Une forme de l'esprit lui manque, celle qui est amère, qui affecte la plaisanterie saignante, et qui taille, comme on disait hier en une langue prétentieuse, " dans les intimités sanglantes de la vie ". Il n'a pas l'esprit de Dumas fils et de Henry Becque, qui furent des pince-sans-rire, des misanthropes macabres, et jetaient l'insulte au genre humain avec une sérénité hautaine, dédaigneuse. Labiche est un bon enfant, jamais lugubre ni raffiné.

Il a l'esprit délicat quand il lui plaît de faire dans la délicatesse. Ses " petits oiseaux " gazouillent des choses délicieuses, exquises ; c'est le marivaudage de la charité. Les traits justes, les répliques légères, les saillies de bon aloi pétillent dans ce théâtre, au milieu du gros rire. Il y en a pour tous les goûts. On raconte que Bersot, le plus grave des hommes, pendant une maladie cruelle, feuilletait avec délices le *Théâtre de Labiche*. Les extravagances l'irritaient bien un peu ; mais les délicatesses faisaient passer le reste. L'esprit fin était la rançon du gros esprit.